

L'entre-deux sexuel, les trans et la loi du genre

La différence sexuelle n'est pas binaire même si elle est vécue comme telle par certains. Ce qui est pour eux une ligne tranchée qui fait frontière est une fente qui ouvre sur un grand espace, un entre-deux (voir mon livre éponyme), c'est un entre-deux sexuel permettant d'accueillir toutes sortes de jeux et de variantes entre masculin et féminin, deux termes qui sont sans doute des cas-limites, des pôles extrêmes, idéaux et inatteignables. (Être totalement femme, ce serait quoi ? Être une femme totale ? Idem pour l'homme). Parmi ces formes que la technique rend accessibles, il y a des filles qui veulent devenir garçon ou des garçons efféminés qui se sentent plutôt filles ou des adultes qui veulent être les deux à la fois. Que ces possibilités, offertes par la technique ou produites spontanément sans aide technique, prennent pour certains un caractère inouï, transcendant ou ontologique, qu'ils en fassent quelque chose, et si cela nous apporte du nouveau pourquoi pas ? Pour l'instant, des films émouvants ou éprouvants font réfléchir, des faits divers aussi, comme cette femme « devenue » homme qui accouche avec sa barbe et surtout son utérus qu'elle a gardé ; des témoignages aussi, comme celui de B. Preciado qui exprime la jouissance d'un va-et-vient entre féminin et masculin que permet aux filles la testostérone, qui les fait paraître homme puis redevenir femme avant de repasser homme, et pour qui cette expérience contient le nec plus ultra sur le désir humain, ce dont nous attendons avidement des preuves plus précises. Son texte (*Je suis un monstre qui vous parle*) s'adresse à des pys lacaniens et leur donne une correction bien méritée puisque pour eux, les trans étaient des psychotiques. En filigrane, s'y exalte aussi la liberté de créer soi-même son corps. Nous verrons bien si et comment le message va passer, sachant que par ailleurs, des industries entières retapent le corps pour en tirer le maximum de plaisir sexuel, visuel ou performant.

Quant au fond, il n'est pas sûr que le sexe « assigné » à la naissance soit seulement le sexe biologique, car au moment où celui-ci est constaté l'enfant est déjà symboliquement et culturellement sexué, et même politiquement ; tous ces aspects sont convoqués dès la naissance et même avant. En tout cas, quand des jeunes veulent changer de sexe, on peut comprendre que l'entourage, la société l'institution les camarades expriment des résistances ; ils sont devant quelque chose qui ne va pas de soi pour eux, mais le plus remarquable est que cette résistance ne met pas si longtemps à s'estomper, les gens finissent par « intégrer », et deviennent tout sauf hostiles. Mais les effets de groupe sont inévitables ; on ne peut pas d'un seul coup reformater l'entourage et faire taire les surprises, les gênes, les consentement appuyés. En outre, les gens ont autre chose à faire - même les élèves en cours de récré -, qu'à harceler un jeune en transition. Ce sera donc absorbé par la technique médicale, juridique, éducative ou par la simple habitude comme l'a été le mariage gay ou l'ouverture de l'AMP qui n'est pas encore votée mais qui le sera.

On en a fait en milieu psy une polémique et on s'emballa beaucoup là-dessus comme pour ne pas s'atteler à des tâches moins gratifiantes et plus réelles touchant la psychanalyse, de quoi la renouveler et l'enrichir d'apports nouveaux qui notamment dépasseraient la polémique avec les sciences cognitives.

Pour le public, l'apport des trans, aussi intéressant soit-il, concerne surtout les trans ; le public ne voit pas trop quoi en tirer. En revanche, certains pervers sont branchés dessus et ils aiment rendre visite (assidue et payante) à ce qu'ils appellent des « créatures », qui ont un air très féminin et un pénis conséquent : ils peuvent alors voir incarné le fantasme de leur mère, celui d'avoir les deux sexes ; ils peuvent ainsi se faire prendre dans un inceste transformé, et célébrer cette partie de leur destin que leur mère a scellée ; le résultat est souvent déprimant mais la demande est compulsive. Autrement, allez dire à une femme capturée par sa tradition qu'elle doit réinventer son corps, qu'elle peut le dégager de l'emprise binaire et machiste, et vous verrez ce qu'elle répondra sur son plaisir sacrifié. Du reste, l'affirmation par les femmes de leur plaisir spécifique n'est pas à mettre au compte des

trans, elle appartient à toutes, même si certains veulent transporter dans le même convoi tous les mécontentements.

Et la question : « devons-nous payer pour faire genre comme nous l'entendons ? » appartient à tous, ainsi que sa réponse positive. Oui, pour faire genre comme pour faire n'importe quoi, on paye si on empiète sur la jouissance de certains qui ont du pouvoir, à moins qu'on ne puisse tromper leur vigilance, jusqu'à la prochaine rencontre de gens qui ont du pouvoir, dont la jouissance sera gênée. Si vous faites *genre* intello profond face à d'autres qui ont du pouvoir et qui sont donc sûrs de valoir mieux, il vous faudra payer. Par exemple, être censuré si ce que vous dites les dérange, et parfois plus censuré si ce que vous dites les arrange car ils voudront que ce soit dit mais par eux-mêmes et pas par vous. La règle est simple : dans un groupe, déroger à la norme cela se paye ; il faut juste essayer que ce ne soit pas ruineux. Un groupe accepte difficilement que le sexe de chacun compte pour rien par rapport au ressenti de l'un des membres qui déterminerait la « vraie » norme par sa singularité. Même les révolutionnaires qui contestent la norme ou se prennent pour la vraie norme obéissent à cette règle : si on les contredit dans les lieux où ils ont du pouvoir, on est *black listé* ou insulté. Il est normal qu'ils suivent la même logique de groupe que leurs adversaires : pourquoi les lois des groupes humains n'auraient-elles plus cours dès lors qu'on en prend connaissance ?

Donc, pour faire genre dans un entourage qui n'est pas du même genre ou qui l'est mais autrement, il faut payer, ou se débrouiller, ou tricher ; mais on ne passe pas comme ça ; c'est *la loi du genre*, sexué ou pas.

Certains donc voudraient qu'à l'école, un enfant supposé garçon qui se sent fille puisse porter une jupe sans problème, et déplorent qu'il lui faille, pour que ce soit possible, un certificat du médecin disant qu'il a un problème. C'est encore là un vœu qui dénie ou méconnaît l'économie des jouissances dans un groupe. Le papier du médecin sert ici de cache sexe pour protéger le refoulement du groupe qui sinon se déchaînerait en carnaval scolaire difficile à arrêter. Au contraire, avec ce certificat et un diagnostic, fût-il discutable, ça passe, en attendant que plus tard les choses se stabilisent. Car un groupe ne peut pas supporter l'instabilité qu'il appelle crise plus qu'un temps très bref. Laisser un garçon se promener en jupe à l'école sans caution médicale, c'est souffler un vent d'incertitude sur tous les sexes en

présence, c'est à la fois peu gérable et injuste envers les autres qui sont en plein travail pour acquérir leur identité sexuelle. Des militants « subversifs » diraient que justement, il faut les déstabiliser ; preuve que le certificat médical joue bien son rôle d'appel au sérieux pour ceux qui aimeraient jouer avec ça ; il peut dissuader ceux qui veulent jouer « gratuitement » avec leur corps, le temps de trouver le « bon » ou d'en avoir plusieurs.

L'expression de « mauvais corps » introduite par des trans en quête d'identité, pour récuser le corps qu'ils ont, n'est pas parfaite, mais elle veut dire que ce corps n'est pas bon pour le sujet, qu'il en veut un autre. La plupart des trans, du moins ceux de la première vague, l'ont formulé ainsi, spontanément. On peut leur dire que tout un chacun trouve que son corps n'est pas le bon, cela ne va pas les apaiser ou atténuer leur souffrance tant qu'ils ne sont pas normalisés, car c'est ce qu'ils veulent. Il faut ici rappeler que, schématiquement, le groupe des « trans » a deux parties distinctes, il y a ceux qui tiennent absolument à se normaliser, en ayant les attributs, même précaires, de l'identité opposée ; ce sont eux les pionniers, les premiers ; et il y a les autres qui n'y tiennent absolument pas et voudraient plutôt voyager dans l'entre-deux, notamment devenir femme en gardant le pénis ou devenir homme en gardant l'utérus.

Le fantasme d'avoir les deux sexes existe, et il se peut que les intersexes, qui veulent avoir les deux, expriment ainsi le fantasme radical des transexuels, qui serait non pas de passer à l'autre sexe parce qu'ils vivent mal le leur, mais d'avoir *aussi* les attributs de l'autre sexe. On peut dire que pour eux, qui veulent « être les deux », la différence sexuelle est « confondue » (comme on le dirait d'une menteuse) alors qu'elle est un entre-deux.

Avant les techniques (de chirurgie et d'hormones), ces deux parties se chevauchaient¹. Aujourd'hui, tous les cas seront jouables dès lors que ça fait groupe et s'il est assez fort. Insistons qu'*a priori* la masse des gens s'en fout et laissera faire avec une curiosité bienveillante. Pendant ce temps, des officiants du symbolique ou de la religion opineront gravement sur les dangers qu'ils y voient et en face, des idéologues du genre « théoriseront » sur la nouveauté radicale et l'horizon bouleversant que cela promet au genre humain. Beaucoup de militance se greffe là-dessus, même du côté des psys, où certains nous assurent que l'inconscient ne connaît pas la différence des sexes ; (ce qui est douteux : dans les rêves par exemple, il la connaît, la reconnaît et il joue très bien avec)². Mais à supposer qu'il l'ignore, pourquoi une société fonctionnerait-elle seulement d'après l'inconscient, supposé être le haut-lieu de la vérité ? Le collectif comme le sujet a besoin de tout le jeu entre conscient et inconscient, c'est dans cet entre-deux qui nous porte que nos vérités ont quelque chance d'émerger. Et le but de la psychanalyse est de permettre cet entre-deux conscient-inconscient ; du reste, dès qu'on accède à de l'inconscient, il est de ce fait même dans l'entre-deux.

Il y a donc la clinique des sujets trans, y compris ceux qui récusent toute clinique et demandent seulement à être ce qu'ils désirent être à charge pour les autres de ne pas broncher, pas même avec un signe de surprise bienveillante ; et il y a le discours idéologique militant qui souvent pose comme acquis ce qu'il veut démontrer, par exemple que

¹ Certains psys qui exaltent la mutation spontanée et le refuse de « toute case identitaire », négligent les trans qui veulent précisément le sexe opposé. Du reste, c'est grâce à ces derniers que la question trans et son possible dépassement sont à l'ordre du jour; bien que traités de psychotiques par les psys lacaniens, ils ont permis que s'expriment d'autres trans qui ne veulent pas de chirurgie mais la possibilité de varier leur apparence sachant qu'ils butent de toute façon sur certaines limites.

² Cela dit, le désir inconscient peut ne pas la connaître la différence sexuelle tant qu'il n'envisage pas de se poser sur un objet, qui forcément est différencié, ne serait-ce que par ses différents orifices. Dès que le désir sort de l'inconscient et va vers le monde et la conscience il affronte la différence et s'il reste purement inconscient on ne peut rien en savoir.

le trans est « comme tout le monde », qu'il ne faut pas le normaliser parce qu'il est déjà normal et qu'en fait c'est lui qui donne la vraie norme de ce qu'est un corps et une sexualité. On aimerait bien séparer ces deux discours, mais dans les faits c'est difficile, néanmoins, on garde à l'esprit cette séparation, si le but est d'atténuer la souffrance, et on reste ouvert aux élans théoriques, à leurs apports éventuels.

Ces élans théoriques manquent parfois d'information ou confondent les deux groupes de trans. C'est ainsi que des militants reprochent aux médecins de vouloir « précipiter les choses » pour rectifier et s'ajuster au désir du sujet, alors que ce sont les sujets eux-mêmes qui veulent aller très vite ; ils en ont « marre d'être questionnés », et souvent ils disent au médecin : dites-moi ce que je dois répondre pour avoir vite l'hormone ou le rendez-vous avec le chirurgien. Cet état des choses est bien réel, même s'il gêne les idéologues, qui aimeraient que les sujets trans s'installent sereinement dans ce qu'ils sont puisqu'ils sont la vraie norme ; tant pis si beaucoup d'entre eux disent qu'ils sont mal tant qu'il n'a subi des transformations médicales. Ajoutons que ce sont bel et bien ces transformations (hormones et chirurgie) qui ont mis en pleine lumière la question trans et en ont fait un phénomène de société.

Dans quelle mesure « de plus en plus de personnes sont disposées à se chercher dans une expérience de transgenre », nous ne saurions le dire, mais cette thématique du genre et les polémiques adjacentes peuvent conduire certains à se resituer, et pourquoi pas ? L'image comique et sympathique serait que peu à peu, des voisins ou des collègues qu'on croyait hommes apparaissent en robe dans la rue et que celles qu'on croyait femmes sortent avec barbe et moustache. Mais leur nombre risque de se réduire quand ils verront que cela signifie une dépendance à la médecine pour toute leur vie. Et il se peut qu'une des limites à ce jeu soit imposée par le « trou de la sécu » qui doit rester raisonnable, sachant que les plus nantis s'offriront plus de voyages d'un pôle à l'autre de leur identité sexuelle.

L'intéressant est que ce thème du genre et cette polémique autour des trans relèvent d'un phénomène plus large : toutes les fois qu'on introduit une technique dans un champ ou un tissu social, le problème

de son ajustage à ce qui l'entoure crée des remous, mobilise des tensions, soulève des problèmes techniques parfois plus difficiles, et à la longue le tout se calme quand on les a « résolus » tant bien que mal. Dans nos cas, se pose toujours la question de l'accès à cette technique mais cet accès sera acquis. Nous sommes en démocratie, avec un marché plutôt libre, de sorte que si un produit ou un service est disponible, il n'est pas question d'en interdire l'accès à qui que ce soit. Au début, certains veulent se le réserver et mettent des barrières aux autres, mais très vite elles cèdent, non en raison de la polémique qui aurait produit, pour ou contre, des arguments convaincants, car ces débats servent surtout à vider certains abcès. En fait, le résultat est dicté par la loi du marché : ce produit existe, en l'occurrence les hormones et la chirurgie, donc y auront accès ceux qui en ont besoin. Il a fallu des techniques juridiques pour intégrer le mariage gay et personne n'en parle plus aujourd'hui ; de même pour l'ouverture de l'AMP aux couples de même sexe, au bout de quelques temps personne n'en parlera plus. Mais il semble inévitable, et c'est le cas pour les trans, que cela soulève des conflits, des élans d'indignation, des projets idéologiques, où par exemple, pour inclure les trans (dont l'« exclusion » tire à sa fin), on réclamera de l'inclusif jusque dans l'écriture. Dans ces conflits, des rancœurs doivent s'exprimer, et des rôles doivent être joués : les uns joueront celui des parents responsables, les autres celui des esprits libres qui balayaient les vieux repères, confiants « avant tout » dans le ressenti de chacun.

Cela nous amène à la grosse question sous-jacente, de savoir si notre identité sexuelle est une pure construction sociale ou si elle est une dynamique d'entre-deux entre le biologique et le symbolique. Cette question peut aussi se formuler en termes de tout et de partie : l'identité sexuelle est en partie une construction sociale mais une partie indétachable de son aspect biologique et notamment génétique. Et de fait, vouloir faire passer la partie pour le tout, est un bon moyen d'embrouiller le « débat ». Pour le clarifier, il faut mettre en commun des savoirs cliniques de médecins et d'analystes, encore trop disparates, et écarter des questions pièges comme de savoir si c'est biologique ou symbolique, anatomique ou culturel, inné ou acquis, naturel ou construit : la réponse est non seulement que c'est les deux mais que c'est l'entre-deux, l'espace d'interaction ouvert et indéfini

entre les deux qui eux-mêmes n'existent pas l'un sans l'autre mais sont également pris dans l'entre-deux. Cela veut dire que le biologique est déjà entre-deux et le symbolique aussi. Et c'est l'intrication des deux qui répond à la question sur la part de chacun des deux termes à l'identité sexuelle ; ce qui n'exclut pas, au contraire, d'étudier chacun des termes en tant qu'influencé par l'autre.

Cela suffit à écarter les points de vue selon lesquels tout ce qui est construit peut (ou doit) être déconstruit, notamment l'identité sexuelle des sujets. On propose cette déconstruction à l'immense majorité qui n'en a que faire, au lieu de simplement respecter le fait qu'un petit nombre de sujets affronte ces questions. On doit les aider à les résoudre et ne pas ne pas augmenter leur souffrance pour des raisons idéologiques ; pas plus qu'on ne doit imposer l'étiquette de *cis genre* à l'immense majorité qui n'a pas ces problèmes et qui en a de tout autres.

La logique de l'entre-deux ou de la causalité partielle intègre aussi bien des données biologiques que le désir d'une mère, sachant que ces données ou ce désir sur l'enfant ne suffisent pas mais peuvent suffire à déterminer une identité sexuelle ; qu'en outre, ce désir n'est jamais seul, pas plus que ces données biologiques, ils sont pris dans l'intrication.

Bien des causes que l'on prend pour déterminantes ne le sont pas dès lors qu'on les inclut dans l'entre-deux adéquat, où l'interaction révèle d'autres causes y compris aléatoires. Il n'y a pas à trancher la question de savoir si le sexe est physique ou psychique, il est justement l'entre-deux, sillonné de liens et d'intrications

La psychanalyse elle-même est une pratique de l'entre-deux endossée par un sujet à travers son histoire qui vient rencontrer un psy avec qui il instaure un nouvel entre-deux qui l'accompagne et lui permet de déployer le sien.

Pour le reste, plutôt que l'expression *être d'un certain sexe*, je préfère « avoir un certain sexe », avec tout le jeu d'entre-deux qui l'accompagne. Le sexe n'est pas ontologique, bien que le Dieu biblique qui s'appelle l'*être* divin ait fait l'humain mâle et femelle, et qu'il comporte donc à la fois du masculin et du féminin.

Les expériences transgenres sont des cas particuliers de l'entre-deux sexuel qui est très vaste et qui contient bien d'autres cas, eux-mêmes

très particuliers sous des airs de normalité. Dans cet entre-deux, il y a aussi des lignes de névrose, de psychose et de perversion qui traversent celle des trans. Ceux-ci peuvent donc être eux aussi névrosés, pervers ou psychotiques.

Quant aux effets dans le social, il est normal que la variation de genre, devenue facile d'accès en apparence, allume des imaginations et les aide à découvrir que chacun, si normé soit-il, transporte avec ses fantasmes son jardin d'énormités, elles aussi très normées. Ceux qui font dans le *genre* révolutionnaire ne savent pas toujours à quel point les gens normaux qu'ils méprisent se shootent eux aussi à d'autres produits ; des dames très honorables vont se shooter à l'homme dans des clubs adéquats, et en prendre par quantités qu'elles jouissent aussi de réduire à des bites. (Le témoignage de C. Millet là-dessus a eu un beau succès). Si d'autres nous ramènent de leurs expériences quelques révélations jusque-là hors d'atteinte sans les hormones et les transformations corporelles, ce serait bien utile.

Les médecins qui s'occupent des trans font leur travail dont on connaît les limites. On sait qu'en général, en cas de malêtre, le diagnostic médical et le nom supposé de la maladie arrive à calmer le jeu et le sujet, même s'il ne s'ensuit pas de guérison. De ce point de vue, le mot de *dysphorie*, peut jouer son rôle d'apaisement face au groupe (à l'école notamment). Des militants le remplaceraient bien par « euphorie trans-identitaire », d'autres par le fou rire devant la chose devenue sans nom.

Le social, lui, se sert très bien de la médecine pour se couvrir, y compris devant le problème que ce serait si trop de gens changeaient de genre périodiquement ou de façon aléatoire. Bien sûr, la médecine n'a pas de réponse à chaque malêtre, encore moins pour des trans qui disent que leur état n'en est pas un et que ce qu'on doit changer c'est l'entourage. Lequel, encore une fois, s'adapte bien, mais pas au point d'admettre que la « vraie » identité sexuelle est celle des trans.

Insistons là-dessus : quand des trans disent qu'ils ont un mauvais corps c'est comme quand on dit qu'on a fait une mauvaise pioche ça ne convient pas à leur jeu, il ne s'agit donc pas de prendre des parties mauvaises et de les rendre bonne mais de les aider à faire que ce soit

bon pour eux et dans le langage des médecins qui cherche à les aider cela s'appelle rectifier, réajuster, ce qui encore une fois n'implique pas qu'avant c'était faux ou tordu.

Et qui croit encore à l'idée que tout problème a une solution, et toute maladie, un remède ? La médecine elle-même - et la technique en général - montrent sans cesse que c'est inexact. Même ceux qui croient à la médecine et lui confient leur corps pendant que leur âme s'absente, savent que leur problème donne plutôt lieu à un dialogue qui peut durer toute la vie. Mais là est le ressort du progrès de la technique, dans le fait que ses solutions restent souvent décalées, qu'une technique est rarement bien ajustée aux problèmes qui la suscitent et c'est dans l'écart, dans l'entre-deux qu'apparaissent d'autres possibles et d'autres problèmes intéressants.

danielsibony1@gmail.com

Dernier ouvrage paru : *À la recherche de l'autre temps*,
nov 2020, O. Jacob.